

LA CHRISTIANISATION DE L'EUROPE CENTRALE ET DU NORD-OUEST DES BALKANS, À LA "FRONTIÈRE" DE L'OCCIDENT HAUT-MÉDIÉVAL

PASCALE CHEVALIER

UDC: 949.7 „05/09”

Review

Manuscript received: 15. 03. 1998.

Revised manuscript accepted: 01. 04. 1998.

P. Chevalier
Université Blaise Pascal
Clermont-Ferrand
France

L'auteur évoque les phénomènes comparables de christianisation de plusieurs pays de l'Europe centrale et du Nord-Ouest des Balkans (Carantanie, Croatie, Grande Moravie, Hongrie), qui reprennent le schéma suivant : évangélisation antérieure ou contemporaine du baptême d'un prince, puis installation d'une organisation ecclésiastique nationale dépendant de l'un des deux grands centres chrétiens – Rome et Constantinople. Les allégeances successives au moment de leur christianisation de ces états apparus au haut Moyen Age à Rome ou Constantinople (avec quelques changements de pôles d'attraction), leur ont assuré de vraies structures politiques et religieuses, une autorité admise sur la scène internationale et des jeux d'alliances possibles avec Byzance d'une part, et essentiellement les Carolingiens puis les Ottoniens et leurs alliés ou vassaux, de l'autre.

Le peuplement de la péninsule balkanique et de l'Europe centrale a été mis en place par vagues successives, dont aucune n'a cependant totalement submergé les précédentes, les dernières en date étant celles des Avars et des Slaves au VI^e s., puis celles des Protobulgares au VIII^e s. et enfin des Magyars qui viennent sceller la frontière nord-ouest au X^e s. Son emplacement géomorphologique ouvre cette zone à des influences culturelles multiples, tandis que sa diversité ethnique favorise le multilinguisme et la fluctuation des identités collectives. La frontière Orient/Occident définie au Sud-Est du Danube à la fin du IV^e s. a en outre conduit les populations et les états du haut Moyen Age à osciller entre deux pôles d'attraction majeurs, Constantinople d'une part, et Rome et les Francs de l'autre.

On ne retrouvait pas ce clivage politique dans le partage religieux entre Rome et Constantinople, puisque le siège apostolique conservait en principe son autorité ecclésiastique sur la totalité de l'Occident ainsi que sur la préfecture du prétoire de l'Illyricum (c'est-à-dire tout le Sud-Ouest des Balkans jusqu'à Thessalonique, siège d'un vicariat) — jusqu'au "coup d'état" de 732, quand au début de la crise iconoclaste Léon III fit passer les Balkans sous l'autorité du patriarche de Constantinople.

La reconquête justinienne avait provoqué une réunion brève et partielle de ces régions à l'Empire d'Orient, peu de temps avant la perte définitive de la frontière au Nord vers 613-615. La reconquête avait eu un autre résultat, d'ordre religieux : elle réintérait Rome à l'empire, au sein de l'exarchat de Ravenne, créé pour contrôler l'Italie difficilement reconquise et la défendre contre les Lombards (568), ainsi que le pape qui se considérait, à l'instar de Grégoire le Grand, comme un sujet byzantin. Les disputes et réconciliations des papes et des empereurs se succèdent au VII^e s., sans fracture durable. Le concile *in Trullo* en 691-692 montre cependant tous les signes du fossé qui sépare progressivement les deux chrétientés, dont l'unité, sous l'autorité de l'empereur, n'est qu'une façade fragile que la crise suivante va faire tomber.

Les invasions avaro-slaves s'étaient enfoncées au VI^e s. dans l'Empire comme un coin triangulaire, à la jonction Orient-Occident, y rendant la situation obscure pour près de trois siècles. Après une période de désengagement politique et militaire progressif, aux VII^e-VIII^e s., Constantinople réagit contre les Carolingiens essentiellement pour maintenir son contrôle de la navigation et du commerce dans l'Adriatique. Du point de vue religieux, c'est l'enjeu de la juridiction ecclésiastique sur les populations nouvellement christianisées qui fait s'affronter Rome et Constantinople aux IX^e-X^e s. ; elle se double bien évidemment des prétentions politiques et administratives, normales pour Byzance dans cette ancienne zone de l'*oikoumène*, qui lui a échappé certes mais où elle se sent toujours investie d'un pouvoir théorique, qu'elle n'a pas les moyens ni de rétablir au Nord au delà de la Thrace, de l'ancien Epire et de la Macédoine méridionale, ni même de préserver en Istrie contre les Francs ou en Dalmatie contre les Croates. De même les missions franques de Salzbourg ou d'Aquilée revendiquent des racines anciennes. De leur côté les Slaves d'Europe centrale et des Alpes, les Magyars et les populations antérieurement installées montrent tout au long de la période une double orientation vers Rome et Constantinople, vers les Francs ou les Byzantins au gré des événements.

Les enjeux des IX^e et X^e s. ont été l'émergence de centres politiques pratiquement indépendants des deux empires et la confirmation de nations nouvelles, auxquelles le christianisme apportait une promotion culturelle et politique, le passage d'une organisation plus ou moins tribale à de vraies structures étatiques et une sorte de statut international. Cette christianisation venait forcément de l'une des deux grandes capitales historiques, Constantinople ou Rome¹, par l'intermédiaire de centres géographiquement plus proches. Nous allons étudier brièvement le déroulement de ce processus au Nord-Ouest des Balkans et en Europe centrale (Grande Moravie, Carantanie, Croatie, Hongrie) pour essayer de définir, au delà de l'acculturation

des populations et des morcellements politiques, la frontière de la zone de mouvance occidentale définie par les allégeances à l'un ou l'autre des pôles chrétiens.

* * *

En 730, aux débuts de l'iconoclasme, la prise de position très ferme de la papauté en faveur des images cause une rupture entre Rome et Constantinople. Il est vraisemblable que dès 732, l'empereur Léon III (717-741) opère un "coup de force", faisant passer toute la zone des Balkans (l'Illyricum), ainsi que la Sicile et la Calabre, sous l'autorité ecclésiastique du patriarche de Constantinople² : la limite nord du vestige de la Dalmatie et l'Istrie représentent alors la limite de la chrétienté d'Orient, les Slaves n'étant pas encore christianisés. Toutefois les sièges épiscopaux de Dalmatie continuaient à utiliser le latin dans la liturgie et n'apparaissaient pas régulièrement dans les *Notitiae episcopatum* byzantines. Rome est donc isolée de l'empire, au moment même où la papauté commence à solliciter l'aide des Carolingiens contre les Lombards.

En 751, l'exarchat de Ravenne disparaît sous les coups des Lombards, mais Venise et l'Istrie, ainsi que la Dalmatie côtière restent des possessions byzantines. Dans ces territoires se maintiennent bon an mal an la tradition de fidélité au *pium imperium*. Plusieurs sources occidentales qualifieront les populations de ces zones de "Grecs" ou "peuple des Grecs". Constantinople ne verra pas de véritable danger maritime dans les états lombards et slaves. Elle sacrifiera même Ravenne sans véritablement combattre, mais il apparaît que la chute de la ville ne gênait pas essentiellement les possibilités de navigation et de commerce dans l'Adriatique, qui, pour être une zone occidentale et périphérique de l'empire, n'en jouait pas moins un rôle économique relativement important. Après une période de stagnation au VII^e et VIII^e s.³, où l'armée et le pouvoir byzantins semblent bien lointains aux populations locales, il faut attendre un véritable adversaire possédant lui aussi une flotte et susceptible de menacer le trafic maritime pour que Byzance modifie sa politique et se réengage dans l'Adriatique. C'est pour maintenir cette hégémonie sur la mer, cette "thalassocratie" héritée de l'Antiquité, que l'empire réagit enfin au début du IX^e s. contre les armées carolingiennes, qui s'étaient emparées de la Dalmatie en 805, aboutissant à la paix d'Aix-la-Chapelle (812)⁴. Dès 788, l'Istrie avait également été conquise par les Carolingiens⁵.

La Paix d'Aix-la-Chapelle en 812 entre les empires byzantin et carolingien ne fait qu'entériner une situation de fait. La Dalmatie intérieure était entrée, par exemple, dans l'aire d'influence des Carolingiens dès 803-805, sous la surveillance du *dux* du Frioul. La Paix est signée entre Charlemagne et l'empereur byzantin Michel I, qui ne conserve que les villes et îles du littoral dalmate. L'ancienne *Pannonia inferior* et l'intérieur des terres de la *Dalmatia tardiva* sont mises officiellement sous l'autorité des Carolingiens, bien que cette dernière ne soit pas à proprement parler englobée dans l'empire carolingien, contrairement à l'Istrie, au Kvarner et à la marche de Pannonie⁶.

Quelque temps auparavant, les Carantaniens, ancêtres des Slovènes, avaient créé un état indépendant en Carinthie, sous le prince Borut. Vers 740, menacé par les Avars, celui-ci appelle à l'aide les Bavarois, dont le *dux* Odilon en profite pour assujettir la Carantanie. Ce passage sous domination bavaroise marque l'entrée des Carantaniens dans la sphère d'influence carolingienne. Le neveu de Borut, Cheitmar ou Chotimir, qui règne de 752 à 768, emmené en otage, a été éduqué dans un monastère dépendant de

l'archevêché de Salzbourg, d'où l'Irlandais Virgile envoie en mission l'évêque ou chorévêque Modeste (*missus episcopus nomine Modestus*) juste après le milieu du VIII^e s. La christianisation de ces Slaves intégrés à l'empire carolingien est donc très précoce. Cependant, si les sources du IX^e s. ne citent que le rôle de Salzbourg, il faut certainement compter aussi avec des missions issues d'Aquilée, de Ratisbonne et de Freising⁷. Charlemagne avait conduit des expéditions aux confins de son empire, chez les Avars, en 791 et 795. Des missionnaires de Salzbourg accompagnaient l'armée et construisirent même une église, sans grand résultat. Néanmoins, le khagan avar, vaincu en 796, est baptisé en 805 et devient le vassal de l'empire carolingien ; les Avars insoumis se réfugient dans le nouveau royaume bulgare du khan Kroum (803-814).

Après plusieurs siècles d'acculturation religieuse au contact des populations chrétiennes du littoral, on situe généralement vers 800 la conversion des Croates, sous le règne du *dux* Višeslav (dont la capitale se trouve à Nin au Nord de Zadar), par le truchement de missionnaires du patriarcat d'Aquilée. Son fils (?) Borna règne de 810 environ à 821, son petit-fils Vladislav de 821 à 835 environ. Leur successeur Mislav (vers 835-845) transporte sa cour à Klis au Nord de Split. Il combat en 839 les Vénitiens qui sont la puissance montante dans l'Adriatique, bien que théoriquement toujours soumis à Constantinople (en fait dès les années 830, Venise agit souvent pour son propre compte). La marine vénitienne luttait alors pour maintenir et protéger ses voies commerciales dans l'Adriatique contre les pirates croates et surtout les Neretljani païens (établis à la frontière sud de la Croatie d'alors, dans une région appelée significativement *Paganija*)⁸. Le *dux* suivant Trpimir (environ 845-864) reconnaît le pouvoir de Lothaire, alors roi d'Italie (840-845), il est qualifié de *dux Chroatorum*⁹ ; en 846 il est vainqueur des *gentem Grecorum* et de leur patrice. Il réaménage une église paléochrétienne en monastère bénédictin Saint-Pierre au lieu-dit Rižinice à Solin, introduisant ainsi l'ordre en Croatie. En outre, en 846-847, il accueille à Klis le moine saxon Gottschalk, un des plus grands érudits d'Europe¹⁰. Son successeur Domagoj (846-876) réclame au pape Nicolas I^{er} un évêque pour les Croates ; il mène une politique anti-byzantine et s'oppose à nouveau à Venise. La marine croate accorde son aide à Louis II (855-875) contre les Arabes à Bari et les Vénitiens, avant que le duché ne se révolte contre les Francs. Le fils de Domagoj est alors renversé par le fils de Trpimir, Zdeslav (878-879), soutenu par les Byzantins mais qui meurt assassiné par Branimir (879-892), *dux* "pieux et docile" à l'autorité de Rome (l'intermède pro-byzantin aura été de courte durée). C'est sous Domagoj et le pape Nicolas I^{er} que l'évêché de Nin avait été fondé, sans accord papal préalable, mais à la faveur du schisme de Photius¹¹. Le nouvel évêque Théodose de Nin s'empare du siège archiepiscopal de Split, vacant à la mort de Marin en 885-886, et son élection est confirmée par le patriarche d'Aquilée Walbert (qui l'avait ordonné évêque de Nin en 879) et condamnée d'abord par Etienne VI, qui lui accorde le *pallium* en 887-888 à Rome, entérinant l'élection illégale (les évêchés de Nin et de Solin-Split n'étaient pas suffragants d'Aquilée, d'où étaient cependant originaires les missionnaires qui avaient créé l'église de Nin, celle de Split est l'héritière du siège métropolitain paléochrétien de Dalmatie, *Salona*). L'influence franque est manifeste dans le choix des dédicaces aux IX^e et X^e s. : principalement Ambroise, Marthe, Anselme, Marcelle, Martin, Chrysogone, Nicolas, la Sainte Croix ou la Trinité. On

trouve aussi des noms de prêtres (tels Gumbert, Odolbert, Gisilbert), d'abbés (comme Théodebert) ou même le successeur de Théodose sur le siège de Nin, Aldefred ; on a sinon normalement des noms de clercs d'origine latine, Grégoire, Jean, etc. tant dans les villes du thème byzantin¹² que dans l'état croate.

Des missionnaires "latins", surtout bavarois¹³, d'obédience romaine, mais soumis aux intérêts carolingiens, avaient commencé à évangéliser les Slaves en Moravie (royaume qui s'étendait jusqu'à la Pannonie), dès le début du IX^e s. et sûrement sous le duc Mojmir (830-846), qui fut baptisé en 831. Le problème de la langue liturgique se posait, bien que le clergé venu de Passau ait traduit certaines prières en slavon et semble avoir disposé d'une école théologique slavophone en Carantanie¹⁴. Le danger que représentait la coalition franque et bulgare poussa le successeur de Mojmir, le roi Ratislav (846-870) à demander en 862 l'envoi par Constantinople de missionnaires parlant la langue slave, sans que cela semble poser de problème avec la papauté. Notons néanmoins que le pape Nicolas I^{er} avait favorisé l'attaque conjointe de Louis le Germanique et du khan Boris de Bulgarie contre la Moravie. Constantin-Cyrille (un philologue de génie, lisant aussi l'hébreu ou le syriaque) et Méthode arrivent sur place en 864, dans une région déjà en grande partie évangélisée pour y organiser une Eglise nationale, traduisent la liturgie en slavon et inventent pour le transcrire l'alphabet glagolitique¹⁵. C'est très naturellement au siège apostolique, dont dépend la Moravie, que Cyrille va se faire ordonner archevêque après quatre années de mission en 867. D'abord hostile, Hadrien II accepte la liturgie slave, à condition que les lectures se fassent en latin ; quand il meurt brutalement (869), Méthode lui succède et retourne en Moravie avec ses disciples. Pendant ce temps, Louis le Germanique fait plusieurs croisades inefficaces contre Ratislav, révolté, qui est finalement battu par son neveu Svatopluk, qui le livre au roi des Francs orientaux en 870. Le traité de Forchheim met fin à la guerre en 874, privant la Moravie de la Pannonie (mais Svatopluk occupe les Sudètes, la Slovaquie, la Bohême, la Hongrie occidentale et la Silésie). Jean VIII écrit ensuite à Méthode en 873 et le convoque en 879 pour lui reprocher de célébrer la messe en une *barbara id est slauina lingua* ; il conseille au prince Svatopluk de se tourner vers le clergé franc, qui est resté très présent. Convaincu du contraire par Méthode, il revient sur ses positions et le clergé slave sera protégé jusqu'à sa mort. Son successeur Etienne V renouvelle les mêmes reproches et interdit les célébrations en slavon. La situation locale s'envenime avec la mission franque très active, qui entretient une querelle incessante avec Méthode¹⁶. A la mort de celui-ci, qui avait été emprisonné par les autorités soumises à l'influence germanique, ses disciples seront finalement chassés de Moravie, mais nullement à l'instigation de Rome, et se réfugieront en Bulgarie. La liturgie slavonne sera définitivement interdite en 885. Après la chute de la Grande Moravie, l'évêché de Olmütz, fondé en 975, sera suffragant de Mayence, comme celui de Prague (973) pour la Bohême alors gouvernée par la dynastie des Premyslides.

En 923, sur une requête au pape de l'archonte Michel Višević de Zachlounie (910-930), Rome et Constantinople règlent le problème conflictuel de la juridiction ecclésiastique de l'ancien Illyricum (états croates, serbes et bulgares, thème de Dalmatie), rendant une partie au siège de Pierre : les territoires maritimes (Dalmatie, Croatie, Zachlounie, Trébounie, Dioclée) dépendraient de Rome tandis que la

Rascie et le reste des zones méridionales et orientales relèveraient du patriarcat de Constantinople. En 925, le pape Jean X écrit à l'archevêque de Split Jean et lui reproche de professer certaines des théories "orientales" de Méthode et lui ordonne de célébrer l'eucharistie en latin non en langue slave¹⁷. Une conclusion du I^{er} concile de Split (925) va dans le même sens : tout moine ou clerc utilisant la langue slave ne peut progresser dans la hiérarchie, et il ne peut exercer son sacerdoce que si l'on manque de prêtre et avec une permission papale. A l'époque sont suffragants de Split les évêchés de Kotor, Dubrovnik, Ston, Zadar, Osor, Rab, Krk, et à partir du même concile celui de Nin ou évêché des Croates. On peut vraisemblablement ajouter la rive droite de la Neretva (région des anciens pirates *Arentani* ou *Pagani*) et la Bosnie centrale qui dépendaient aussi de Split à l'époque. Le pape interdit donc en 925 l'usage de la langue slave pour l'office divin dans toute la Dalmatie côtière et dans son arrière-pays mais aussi dans le duché voisin de Zachlounie, dont l'archonte était présent au concile. Les deux conciles de Split (925 et 928) sont autant l'occasion d'affirmer la primauté de Split sur Nin.

Le dernier peuple christianisé de la région est celui des Magyars finno-ougriens, qui, à leur arrivée en Pannonie au début du X^e s., se trouvent en présence de populations slaves et bulgares chrétiennes depuis le siècle précédent. Quelques églises semblent rester en place comme les *quinque ecclesiae* de Pecs, suffragantes de Salzbourg. Sept tribus magyares occupent la Tisza et le Moyen Danube et enchaînent de 899 à 955 les campagnes de pillages contre l'Occident. En 949, selon un schéma classique bien établi, le prince Bulcsu est baptisé à Constantinople, avec Constantin VII pour parrain¹⁸. Le titre de patrice lui est dévolu. Le processus se répète avec Gyula en 952 (il ramène l'évêque Hiérothéos), qui dominait la partie orientale de la Hongrie. La Tisza restera d'ailleurs sous influence byzantine après 973, quand le prince Géza (972-997), petit-fils d'Arpad, se sera adressé à Otton I^{er} (qui avait vaincu les Hongrois en 955 au Lechfeld près d'Augsbourg). Celui-ci fait envoyer par l'évêque Pilgrim de Passau un moine de Saint-Gall, Bruno, qui baptise le roi et sa famille¹⁹. Géza avait épousé Sarolt, la fille de Gyula de Transylvanie, une chrétienne de rite grec. Leur fils Vajk (le futur saint Etienne), couronné en 1001 avec une autorisation papale, épouse une cousine d'Otton et mène à bien la christianisation et l'occidentalisation de la plus grande partie de son peuple (avec l'aide des chevaliers allemands de sa cour). C'est aussi le moment où l'ordre bénédictin se voit accorder des fiefs. Le siège archiepiscopal d'Ersztergom ou Gran possède 10 évêchés suffragants en l'an mil, mais il existe toujours à l'Est trois évêchés "grecs"²⁰.

On connaît les noms des successeurs de Tomislav de Croatie et leurs luttes de succession, mais les sources autres manquent : Trpimir II (vers 928-vers 935), puis Krešimir I (vers 935-945), Miroslav (945-949), Mihajlo (Michel) Krešimir II (949-969). Les rois de la dynastie des Trpimirović portaient un "*duonomina*" composés de leur nom slave précédé par leur prénom de baptême. Stjepan (Etienne) Držislav (969-997) est le premier à porter le titre de roi de Croatie et de Dalmatie et l'empereur Basile II lui avait confié le gouvernement du thème byzantin de Dalmatie, le nommant également éparque et patrice. A la mort de ce vassal de Constantinople, ses fils Svetoslav, Krešimir III et Gojslav luttent pour le pouvoir. La République vénitienne, désireuse s'émanciper du tribut qu'elle payait aux Croates pour circuler librement dans l'Adriatique, s'en mêle avec l'ac-

cord de Byzance ; le doge Pietro Orseolo s'empare militairement des villes de l'ancien thème en l'an 1000 et s'intitule *dux Dalmatiae*. La présence byzantine disparaît de l'Adriatique au profit de Venise, qui aux XI^e et XII^e s. va récupérer la plupart des anciennes possessions de l'ancien exarchat de Ravenne sur la côte orientale de l'Adriatique. En 1018, Byzance éliminera l'empire des Bulgares de l'Ouest et établira sa suzeraineté sur les états serbe de Rascie et de la Zeta (Monténégro actuel). La frontière des chrétientés orientale et occidentale suivra donc la frontière côtière puis la limite de la Bosnie (sur la Drina) et retrouvera la frontière romaine tardive entre Orient et Occident. Il y aura encore quelques phénomènes d'oscillation entre les "grandes puissances" (Venise relayant les Francs) : notons que Krešimir III de Croatie (1000-1030) est vassal de Byzance ; son successeur Petar Krešimir IV, roi de Croatie et de Dalmatie, se rapprochera de Rome et de Venise.

* * *

On assiste donc systématiquement dans les jeunes états apparus au haut Moyen Age en Europe centrale et dans les Balkans, à des époques différentes suivant les cas (dans l'ordre chronologique Carantanie, Croatie, Moravie, Hongrie), à une évangélisation antérieure ou contemporaine du baptême d'un prince, puis à l'installation d'une organisation ecclésiastique nationale dépendant de l'un des deux grands centres chrétiens. Ce schéma se retrouve dans d'autres régions à la même époque (Sud-Est des Balkans, Scandinavie, Bohême et Europe du Nord-Est, Russie de Kiev, etc.). Ces allégeances successives des états apparus au haut Moyen Age dans les Balkans et en Europe centrale

au moment de leur christianisation à Rome ou Constantinople (avec quelques changements de pôles d'attraction), leur ont assuré de vraies structures politiques et religieuses (organisation diocésaine nationale, voire patriarcat honorifique), une autorité admise sur la scène internationale et des jeux d'alliances possibles avec Byzance d'une part, et essentiellement les Carolingiens/Ottoniens et leurs alliés ou vassaux, de l'autre. Cette subordination à une tradition politique et religieuse puissante, porteuse d'une civilisation ancienne, supprimant la frontière qui existait à l'époque païenne, a également conduit les différents nouveaux pays à développer une culture — avec souvent une langue vernaculaire propre — et une politique à caractère régional ou national, dont la dynastie régnante devient l'emblème et recrée une barrière contre l'intégration-totale. Malgré l'utilisation courante du vieux slave dans la liturgie (les alphabets glagolitiques et cyrillique occidental se maintiennent longtemps en Croatie par ex.), le latin se maintient dans les inscriptions officielles et s'impose dans la liturgie à l'Ouest, comme le grec dans l'empire bulgare malgré son indépendance relative et, naturellement, en Grèce, particulièrement dans le Péloponnèse où l'on a, de plus, "gréicisé" les populations slaves en les baptisant. On peut considérer que la (re)christianisation de l'Europe centrale et des Balkans a par conséquent grossièrement rétabli entre les mouvances des deux capitales historiques les limites de l'époque de Dioclétien et de ses successeurs, avec, pour l'Occident, un gain de territoire notable au delà du Danube. L'ancienne division entre les deux *partes* de l'Empire romain préfigure d'ailleurs un clivage plus moderne.

¹ G. DAGRON, in *Histoire du christianisme*, t. 4, *Evêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris, 1993, p. 217.

² La date exacte est discutée : 731, 732-733 (cf. M.V. ANASTOS, *The Transfer of Illyricum, Calabria and Sicily to the Jurisdiction of the Patriarchate of Constantinople in 732-733*, in *Silloge bizantina in onore di S.G. Mercati*, Rome, 1957, p. 14-31), voire entre 752 et 757.

³ Ce repli semble généralisé en Méditerranée, cf. R. HODGES — D. WITHEHOUSE, *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe*, Paris, 1996 (trad. française).

⁴ Voir dernièrement l'excellente mise au point de N. BUDAK, *Croats between Franks and Byzantium*, in *HAM 3*, Zagreb-Motovun, 1997, p. 15 (avec la bibliographie antérieure).

⁵ L'établissement du nouveau pouvoir (elle est englobée dans la marche de Vérone en 803) ne se fait pas sans mal, notamment au plan religieux, les habitants acceptant mal de devoir changer le rite. En témoigne une lettre du pape Hadrien à Charlemagne (datée entre 776 et 780) au sujet de l'expulsion et de l'aveuglement de l'évêque de Novigrad en Istrie par la population locale en furie qualifiée de "Grecs corrompus et quelques Istriens", qui avaient reconnu en lui une personne fidèle à saint Pierre et au roi franc et pensaient qu'il allait livrer le diocèse à Charlemagne (Mauricius avait certes été envoyé sur place comme évêque pro-romain et pro-carolingien). On le connaît par ailleurs grâce à l'inscription du ciborium du baptistère épiscopal de Novigrad. Dans les toutes premières années du IX^e s., c'est aussi à Novigrad ou près de cette ville que s'établit le *dux* Iohannes, gouvernant l'Istrie. L'évêché rentre d'ailleurs en 827 sous l'autorité du patriarche pro-carolingien d'Aquilée (auparavant il était suffragant du siège pro-byzantin de Grado). Cf. par ex. M. JURKOVIĆ, *Il ciborio di Novigrad (Cittanova d'Istria)*, in *HAM 1*, Zagreb-Motovun, 1995, p. 141-149.

⁶ Cette dernière était gouvernée dans la deuxième décennie du IX^e s. par un margrave dont les exactions poussèrent le *dux* de Siscia/Sisak Ljudevit (Louis) Posavski à la rébellion de 819 à 822. Il est tué en 823 par les Francs aidé par le *dux* de Dalmatie et de Liburnie Borna, qui en retire un grand prestige.

⁷ Cf. H. WOLFRAM, *Les Carantaniens, le premier peuple slave baptisé*, in *Clovis Histoire et Mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire* (sous la dir. de M. Rouché), Paris, 1997, p. 279-287.

⁸ Une paix est signée entre Mislav et le doge Pierre qui ne s'en contentera pas, l'année suivante en 839 il conclura un accord avec le chef des *Arentani* Droisak ou Druzak, puis en 840 avec son successeur Ljudislav. Mais ni les Croates, ni les *Arentani* ne respectaient ces traités ; les "Slaves" attaquèrent et prirent même Caorle, sur la rive italienne de l'Adriatique, en 846. Vers 865, le doge Urso força Domagoj à une nouvelle paix, qu'il n'observa pas comme l'atteste une lettre postérieure du pape Jean VIII. Malgré la création du thème de Dalmatie, les attaques ne cessèrent pas (celle du légat du pape en route de *Dyrrachium* pour Rome en 869 par les *Arentani*, celle des Slaves d'Istrie sur un bateau vénitien quelques années plus tard ; en 887, le doge Pierre Candianus fut même tué dans une bataille navale par les *Arentani*, et ainsi de suite).

⁹ Sur l'évolution des titres et du statut des souverains croates, voir dernièrement l'analyse très claire de Ml. ANČIĆ, *From Carolingian Official to Croatian Ruler — The Croats and the Carolingian Empire in the First Half of the Ninth Century*, in *HAM 3*, Zagreb-Motovun, 1997, p. 7-13.

¹⁰ Gottschalk est auteur d'une doctrine sur la prédestination qui en avait fait un persécuté, chassé de Fulda par Raban Maur. En recevant à sa cour un homme proscrit par Rome, Trpimir, que son hôte qualifie de *rex Sclavorum*, fait preuve d'une relative indépendance politique, cf. Ž. RAPANIĆ, *Solinska epizoda europske povijesti*, in VAHD 85, Split, 1992.

¹¹ Cf. N. BUDAK, *op. cit.*, p. 17. Jean VIII (872-882) correspond avec l'évêque Théodose de Nin dans le but de le faire venir à Rome pour une consécration officielle — ce qu'il fait en 880. C'est ce même évêque qui installe le premier couvent de Bénédictines en Croatie (Sainte-Marie de Nin),

¹² Pendant ce temps, Byzance opère une reconquête lente des régions slavisées. L'établissement ou le rétablissement de l'organisation religieuse est suivie par celui des thèmes (Thessalonique entre 829 et 842). Le thème byzantin de *Dyrrachium* est fondé dès le début du IX^e s. et celui de Dalmatie est créé entre 867 et 878, avec un stratège résidant à Zadar, auparavant siège d'un archontat depuis 805) : il comprend les villes de Zadar, Trogir, Split, Dubrovnik et Kotor sur la côte et les villes insulaires de Krk, Rab et Osor, ainsi que des agglomérations moins importantes. En 867, marquant sa puissance retrouvée dans cette zone occidentale, la marine byzantine sous les ordres de Nicetas Orifa bat devant Dubrovnik les Arabes qui pillaient l'Adriatique depuis près de trente ans. A partir du règne de Branimir en Croatie (879-892), les villes du thème byzantin de Dalmatie lui payent un tribut de paix de 710 *nomismata* (ce *tributum pacis* s'élevait à 110 *nomismata* pour Zadar — *Diadora* la capitale du thème et à 200 pour Split notamment).

¹³ P. CHARVAT, *La conversion des princes tchèques*, in *Clovis Histoire et Mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire* (sous la dir. de M. Rouche), Paris, 1997, p. 333, rappelle opportunément que ces missionnaires étaient des Francs, des Irlando-britanniques et des Lombards.

¹⁴ Cf. le véritable manuel à l'usage du missionnaire compilé dans le *Libellus de conversione Bagoarorum et Carantanorum*, in *Monumenta Germaniae Historiae inde ab a. 500 usque ad a. 1500, Scriptores XI*, nouvelle éd. H. WOLFRAM, Graz, 1959 (texte datant de 871).

¹⁵ F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933 ; ID., *Byzantine Missions among the Slavs, SS. Constantine and Methodius*, New Brunswick — New York, 1970.

¹⁶ Cf. le reflet de ces controverses dans le *Libellus de conversione Bagoarorum et Carantanorum, op. cit.*

¹⁷ On peut noter que la Croatie est le seul pays occidental à préserver après le XI^e s. la liturgie romaine en slave et le glagolitique, malgré l'hostilité du clergé latin et de Rome. On suppose que des disciples de Méthode avaient dû se réfugier en Croatie pannonienne à la fin du IX^e s. et propager leurs rites jusqu'à la côte.

¹⁸ G. MORAVCSIK, *Byzantium and the Magyars*, Amsterdam — Budapest, 1970.

¹⁹ M. SAGHY, *Le baptême de saint Etienne de Hongrie*, in *Clovis Histoire et Mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire* (sous la dir. de M. Rouche), Paris, 1997, p. 351-365. La christianisation s'est faite d'abord en langue slave, comme en témoignent plusieurs termes religieux comme la croix : *kereszt*, tirée de *krst*.

²⁰ G. GYÖRFFY, *La christianisation de la Hongrie*, Cambridge (Mass.), 1990, p. 61-74.

KRISTIJANIZACIJA SREDNJE EUROPE I ZAPADNOG BALKANA — NA "GRANICI" RANOSREDNJEVJEKOVNOG ZAPADA

SAŽETAK

Do napučivanja balkanskog poluotoka i središnje Europe dolazi susljednim valovima od kojih niti jedan nije u cijelosti poništio one prethodne; najkasniji su bili doseljavanje Avara i Slavena u 6. stoljeću, zatim Protobugara u 8. i naposljetku Mađara koji će u 10. stoljeću zatvoriti sjeveroistočnu granicu. Granica između Istoka i Zapada, definirana potkraj 4. stoljeća, doprinijela je, među inim, i kolebanju ranosrednjovjekovnih naroda i država između dva velika središta, s jedne strane Konstantinopolisa, a s druge Rima i Franaka.

Prostori o kojima je riječ već su u antičkom razdoblju podijeljeni raznim vrstama granica, ponajprije svjetovnom jezičnom granicom između latinskog i grčkog. Sjeverna granica Rimskog carstva — *Limes* — vodila je tokom Duna. U kasnoantičkom razdoblju reorganizacijom Carstva uspostavljena je, međutim, upravna i politička podjela na Istočni i Zapadni Ilirik. Politička promjena nije imala za posljedicu crkvenu diobu između Rima i Konstantinopolisa, budući da je — sve do "državnog udara" 732. godine, kada početkom ikonoklastičke krize Lav III. određuje da Balkan treba doći pod vlast konstantinopolskog patrijarha — Sveta stolica zadržala svoj autoritet nad svekolikim Zapadom, ali i nad prefekturom iliričkog pretorija.

Ponovno Justinijanovo osvajanje dovelo je do kratkog i djelomičnog pripojenja ovih prostora Istočnom carstvu, što će potrajati tek do definitivnog napuštanja sjevernih gra-

nica između 613. i 615. godine. Avarsko-slavske invazije su se, potom, poput klina zabile u Carstvo na mjestu razdjelnice između Istoka i Zapada gdje će situacija ostati nejasnom kroz gotovo tri stoljeća. Nakon razdoblja sve većeg i većeg političkog i vojnog uzmicanja, tijekom 7. i 8. stoljeća, Konstantinopolis će reagirati protiv Karolinga ponajviše da bi sačuvao svoj nadzor nad jadranskom plovidbom i trgovinom. S crkvenog stajališta, Rim i Konstantinopol sukobljavat će se tijekom 9. i 10. stoljeća oko pitanja crkvene jurisdikcije nad pokrštenim narodima. Na nju se razumljivo vežu političke i upravne ambicije, logične za Bizant u ovom drevnom dijelu njegove *ekumene* koji mu je u stvari izmakao. Bizant, naime, osjeća da mu ovdje teoretski pripada vlast za čiju uspostavu, međutim, nema snage niti na sjeveru Trakije, dijelu bivšeg Carstva i južne Makedonije; ne uspijeva ju sačuvati niti pred Francima u Istri, niti pred Hrvatima u Dalmaciji. I franačke misije u Salzburgu i Akvileji imaju drevne korijene. Slaveni, Protobugari, Mađari i ranije doseljene populacije pokazuju tijekom cijelog ovog razdoblja dvostruku orijentaciju prema Rimu i Konstantinopolisu, prema Francima ili Bizantu, zavisno od okolnosti.

Obilježje 9. i 10. stoljeća je pojava praktički nezavisnih političkih centara na prostorima obaju Carstava i učvršćivanje novih država kojima kršćanstvo donosi kulturni i politički napredak, prijelaz s ustrojstva koje je više ili manje

plemenskog karaktera ka strukturama prave države i stanovit međunarodni status. Kršćanstvo je nužno moralo doći iz jedne od dviju povijesnih prijestolnica — Konstantinopolisa ili Rima. Izlaže se u tekstu ukratko na koji se način taj proces odigravao na sjeverozapadnom Balkanu i u središnjoj Europi (Moravska, Koruška, Hrvatska, Mađarska), u nastojanju da definiramo — zanemariivši akulturaciju naroda i političke podjele — granicu zone zapadnog utjecaja definiranu savezništvom s jednim ili drugim središtem kršćanstva.

Državama koje u ranom srednjem vijeku nastaju na Balkanu ili središnjoj Europi savezništva s Rimom ili Konstantinopolisom u trenutku njihova pokrštavanja (točke privlačenja se ponekad izmjenjuju) osigurala su stabilne političke

i religiozne strukture (ustrojstvo biskupija sukladno državnom teritoriju, odnosno pokroviteljstvo), priznavanje autoriteta na međunarodnoj sceni i mogućnosti za savezništva, s jedne strane s Bizantom, a s druge ponajviše s Karolinzima i njihovim saveznicima ili podložnicima. Unatoč uobičajenoj uporabi staroslavenskog jezika, latinski se zadržava na službenim natpisima i u liturgiji na Zapadu, kao što je slučaj s grčkim jezikom u Bugarskom carstvu i, razumljivo, u Grčkoj. Moguće je reći da je rekristijanizacija središnje Europe i Balkana za posljedicu — pod utjecajem dviju povijesnih prijestolnica — imala učvršćivanje granica iz vremena Dioklecijana i njegovih nasljednika, pri čemu se Zapad nešto osjetnije proširio na teritorij preko Dunava.